

La Pierre de Temps

Extraits

Comédie en 4 actes de Christian Rossignol

Distribution

Aline De Bertignac, Comtesse de son état, mère de Josépha et belle-sœur de Proserpine. C'est une maîtresse femme un peu exubérante et au vocabulaire un peu décalé par rapport à sa position sociale. Elle lutte depuis des années pour sauver le château et le domaine viticole qui va avec. Elle n'a peur de rien et surtout pas des hommes.

Proserpine. Belle-sœur d'Aline, tante de Josépha, chercheuse excentrique et un peu folle à laquelle personne n'a jamais cru. Elle bricole depuis des décennies une machine à explorer le temps. C'est une sorte de Géo Trouvetout au féminin, incorrigible rêveuse mais d'une intelligence rare. Ce rôle peut très facilement être transformé pour être tenu par un homme nommé alors Prosper par exemple.

Josépha. Fille d'Aline, c'est une charmante jeune fille un peu chipie qui s'amuse à faire tourner Guylain en bourrique. Tout feu tout flamme, elle aime Guylain sans se l'avouer.

Guylain Dechancourt, séduisant jeune homme de condition modeste, amoureux de Josépha depuis l'enfance mais qui n'a jamais osé le lui avouer. C'est un timide maladif et un peureux congénital dont la langue fourche à la moindre émotion. Ami et cobaye de Proserpine.

Jean-Albert Pindrat. Négociant en vin, c'est un parvenu calculateur et cupide qui se donne de grands airs ridicules en parlant l'anglais avec un accent déplorable. Il veut par tous les moyens s'emparer du domaine de Bertignac.

Irène. Bonne à tout faire du château, plantureuse et provocante, pas très futée mais prête à toutes les bassesses pour satisfaire sa cupidité.

Gertrude. Gouvernante de Josépha qui n'a connu l'amour que dans les livres de messe. Stricte et coincée, niaise et bigote, elle finira un peu névrosée mais réellement amoureuse.

Adémar De Bertignac. Ancêtre d'Aline qui n'entre en scène qu'au deuxième acte. C'est un chevalier sans peur et sans reproche qui a plus l'habitude de hacher menu ses ennemis que de faillir à l'honneur.

Edgar Dunord. Adjudant-chef de gendarmerie. Il connaît Aline depuis la communale. Il se prend pour Sherlock Holmes mais il est loin d'en avoir l'intelligence. Il est vraiment fâché avec la langue française.

Fenouillet. Caricature de l'abruti en uniforme. Gendarme qui obéit aveuglément à son supérieur quand il en comprend les ordres, ce qui est loin d'être fréquent.

Figurants (facultatifs) : Des soldats du Moyen-âge, pillards et soudards de tous les acabits. Des servantes du château, constituant essentiellement le gibier des précédents. Seulement présents au tout début du deuxième acte. Belle occasion de placer pour une fois sous les feux de la rampe tous les obscurs et pourtant si indispensables travailleurs annexes (technicien, décorateurs, couturières, souffleuses...)

NB : Les personnages se transforment selon l'époque et changent de patronyme mais gardent leurs traits de caractère dominants.

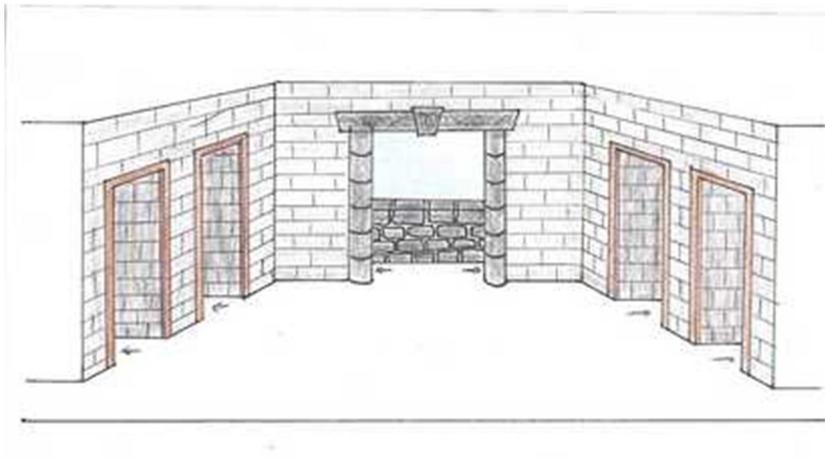
Note importante : Les disparitions ou apparitions des personnages se font grâce à un effet stroboscopique de quelques secondes (scène dans le noir et éclairage stroboscopique dirigé vers la salle). Il suffit qu'ils soient très près d'une ouverture, entre les colonnes du fond ou près d'une des portes ouvertes par exemple pour qu'ils profitent de l'effet pour sortir de scène ou y entrer sans que le public s'en rende compte.

Décor unique mais évolutif

L'action se déroule toujours dans la même pièce d'un château du XIII^{ème} siècle, quelque part aux environs de Périgueux mais à des époques différentes : actes 1 et 4 à l'époque actuelle ; acte 2 en 1450 et acte 3 en 1807. Le décor évolue donc dans le temps mais seulement par quelques éléments, le décor de base, c'est à dire l'essentiel, ne change pas comme le montrent les croquis ci-dessous. Les changements peuvent donc s'effectuer en quelques minutes.

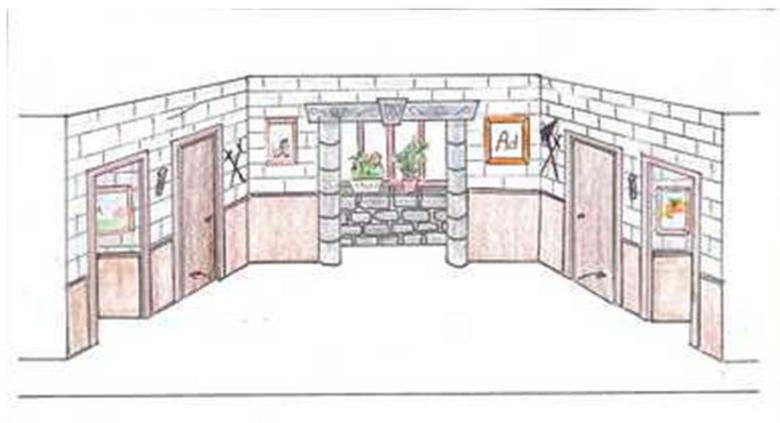
Décor de base : pièce intérieure d'un château fort comportant cinq issues. Au fond, deux colonnes délimitent une large ouverture sur les remparts. Un passage est ménagé, à droite et à gauche entre les colonnes et les remparts.

Côté jardin comme côté cour, deux passages qui sont en fait des portes grandes ouvertes ou fermées.



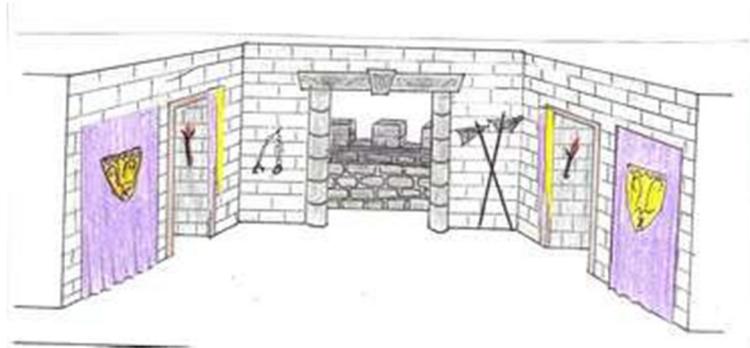
Décor des actes 1 et 4, les éléments suivants sont ajoutés au décor de base :

- Sur les remparts, la verrière d'une serre moderne de couleur vive et quelques plantes.
- Sur les murs, des placages de fausses boiseries. Des appliques modernes, des armes anciennes, des tableaux dont le portrait d'Adémar (celui du comédien qui tient le rôle si possible.)
- Les portes au second plan sont fermées, l'une donne sur le labo, l'autre sur le boudoir.
- Les portes au premier plan sont ouvertes, l'une laisse apparaître le couloir qui mène aux appartements, l'autre le hall d'entrée.
- Mobilier moderne mais succinct : deux chaises, une table basse au centre ; un guéridon au fond.



Décor de l'acte 2, les changements sont les suivants :

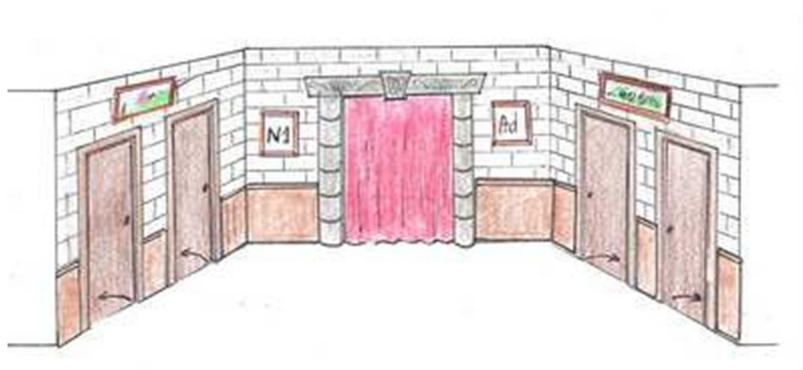
- Les placages de fausses boiseries ont disparu ainsi que les appliques, les tableaux et les armes.
- Sur les remparts, la verrière a fait place à des créneaux.
- Les portes au premier plan sont dissimulées par des tentures.
- Les portes au second plan sont ouvertes, l'une laisse apparaître un passage qui mène au donjon, l'autre au reste du château.
- Aux murs, des fers, des armes, des torches...
- Aucun meuble.



Décor de l'acte 3, les changements sont les suivants :

- Les placages de fausses boiseries sont revenus.
- L'ouverture entre les colonnes est obstruée par un rideau.
- Les quatre portes sont fermées. Côté jardin, au premier plan, une porte inutilisée ; au fond, la porte d'une chambre. Côté cour au premier plan, la porte d'entrée ; au second la porte d'une autre chambre.
- Au mur, des tableaux dont, au fond, le portrait d'Adémar et celui de Napoléon Bonaparte.

Mobilier le plus simple possible : deux fauteuils (Empire si possible).



ACTE I

Au lever du rideau, Guylain est seul. Il a un tout petit bouquet de fleurs à la main.

Guylain. - C'est aujourd'hui que je lui dis ! C'est aujourd'hui ou jamais. Dès que je la vois, je lui dis : Josépha, veux-tu m'épouser ? Euh !... M'épouser ? Non... Josépha chérie... Non... Josépha, ma Josépha, veux-tu être ma femme ? C'est pas mal ça, non ? (*Il se racle la gorge puis, plus fort* :) Josépha...

Jo, entrant par la gauche de la serre avec un énorme bouquet de fleurs. - Ah c'est toi Guylain !

Guylain. - Non... Euh ! ... Si !... Josépha... (*Il cache son bouquet.*) Hum, hum ! Josépha, ma Josépha...

Jo. - Je te l'ai dit cent fois : appelle-moi Jo et pas Josépha. Josépha, c'est d'un ringard !

Guylain. - Ce prénom te va très bien.

Jo. - Dis tout de suite que je suis une vieille breloque !

Guylain. - Oh non ! Tu n'es pas du tout...

Jo, coquine. - Ah non ? Comment me trouves-tu alors ?

Guylain, ému. - Très bielle, très bien, je te vroute. Je te trousse. Euh ! Je te trouve très belle, très belle.

Jo. - T'es mignon. (*Elle l'embrasse sur la joue.*) Tu voulais me voir ?

Guylain. - Non... Euh ! Si... Je voulais te dire... Euh !... Je voulais te dire... Bonjour... Et...

Jo. - C'est ma tante Proserpine que tu viens voir ?

Guylain. - Euh ! ... C'est à dire... Euh ! Oui ! Oui, oui, c'est Madame Proserpine que je viens voir.

Jo. - Comme tous les jours. Tu es devenu son disciple, ma parole ?

Guylain. - C'est ça.

Aline, off. - Josépha, viens ici immédiatement, j'ai à te parler !

Jo. - J'arrive, mère ! Je te laisse. Ma tante doit être dans son laboratoire. Bye ! (*Elle sort par le couloir.*)

Guylain. - Bye !... Et merde ! Je suis vraiment nul. Je n'ai encore pas pu... Bon, allons voir la foldingue. (*Il se dirige vers la porte du laboratoire et frappe.*) Madame Proserpine ! C'est moi, Guylain !

Proserpine, off. - Ah ! Bonjour mon petit Guylain ! Tu arrives juste à temps pour assister à mon nouvel essai.

Guylain, reculant, apeuré. - Un essai ? Un essai de votre machine ? Vous êtes sûre que...

Proserpine, entrant du labo, vêtue d'une combinaison pour le moins futuriste, excentrique et moulante. - Oui, oui, oui ! J'ai trouvé ! J'ai enfin trouvé ! Ça fonctionne !

Guylain. - Vous êtes certaine qu'il n'y a plus de danger ?

Proserpine. - Absolument certaine. Fais-moi confiance.

Guylain. - La dernière fois que vous m'avez dit ça je me suis retrouvé tout nu, perché dans le tilleul.

Proserpine. - La belle affaire ! C'était à cause du déflecteur moléculaire à basses fréquences qui était entré en distorsion asynchrone avec le générateur ionique de régulation séquentielle. C'est réglé depuis belle lurette, nom d'une éprouvette ! Regarde-moi cette merveille. (*Elle tient à la main une pierre rouge.*)

Guylain. - Qu'est-ce que c'est ?

Proserpine. - C'est la Pierre de Temps !!!

Guylain. - La quoi ?

Proserpine. - La Pierre de Temps ! C'est ce qui manquait à mon invention pour qu'elle fonctionne. La Pierre de Temps ! Un diamant unique, plus pur que les plus purs.

Guylain. - Fichtre ! Vu sa taille, vous avez là une fortune !

Proserpine. - Penses-tu ! C'est une bouteille de Coca-Cola que j'ai refondue. Mais je l'ai tellement travaillée, taillée, polie que je suis parvenu à la perfection.

Guylain. - A quoi ça sert ?

Proserpine. - A quoi ça sert ? Mais c'est l'élément essentiel de ma machine à explorer le temps voyons ! En bref, c'est un connecteur des espaces-temps expenso-référents.

Guylain, dubitatif. - Une bouteille de Coca ? (*Il approche la main de la pierre.*)

Proserpine. - Prends garde ! Le simple fait de la toucher te propulserait...

Guylain. - Dans le tilleul, je sais...

Proserpine. - Mais non ! Dans le passé, voyons !

Guylain. - Je ne voudrais pas vous froisser professeur mais... Une bouteille de coca...

Proserpine. - Puisque je te dis que ma machine fonctionne. Je l'ai essayée !

Guylain. - Vous l'avez... ?

Proserpine. - Parfaitement ! Hier, j'ai assisté au déjeuner d'Henri IV et au dîner de Cléopâtre.

Guylain. - Vous avez bien pris vos calmants aujourd'hui, Madame Proserpine ?

Proserpine. - Mais oui ! Ah, c'est agaçant à la fin ! Personne ne veut me croire ? Je t'explique. Une fois revêtu de cette combinaison, il suffit que je touche la Pierre de Temps pour que je parte dans le passé, à la date que j'ai programmée sur mon navigateur !

Guylain. - Ben mon vieux ! Et ça fait pas mal ?

Proserpine. - Mais non ! On ne sent rien. C'est fantastique ! Te rends-tu compte que j'ai pu assister au quotidien de personnages historiques ?

Guylain, épaté. - Vous auriez pu discuter avec eux, les toucher ?

Proserpine. - Certes non ! D'une part, eux, ne peuvent, ni me voir ni m'entendre et, d'autre part, si je peux voyager dans le passé, je ne peux que l'observer. Je n'y suis qu'un être virtuel, sans consistance. Une sorte d'hologramme, et ça, grâce à ma combinaison supra-holographique. Viens m'aider, s'il te plaît. J'ai encore quelques réglages à effectuer pour une prochaine tentative. C'est surtout le dyschronosistographe à gravitation modulaire qui me joue des tours.

Guylain, inquiet. - Des tours ?

Proserpine. - Oh, des détails ! Hier, en allant chez Henri IV, j'ai croisé Napoléon dans son bain. J'étais un peu gênée. Viens. (*Elle se dirige vers le labo.*)

Guylain. - Napoléon ?... Mais bien sûr. (*Il la suit.*)

Proserpine, off. - Tu vois ce bouton ? Tu appuieras dessus quand je te le dirai. Tu n'as rien à craindre.

Jo, entrant, suivie d'Aline et de Gertrude. - Non, non et non ! Jamais je n'épouserai ce minable !

Aline - C'est bien ce que nous verrons !

Jo - C'est tout vu.

Aline. - Nous n'avons pas le choix. Tu sais très bien ce qu'il en est. Tu dois épouser Pindrat pour sauver Bertignac, le domaine et notre honneur. C'est d'ailleurs un peu le lot des femmes dans notre famille. Moi-même, lorsque j'ai épousé le frère de " Miss Tournesol", ce fut plus un coup de poker qu'un coup de foudre mais Bertignac fut sauvé, du moins pour un temps. Aujourd'hui, c'est à toi Josépha de...

Jo. - De me sacrifier et de passer à la casserole ?

Aline. - Il suffit ! Gertrude, je ne vous félicite pas. Vous êtes sensée avoir éduqué ma fille.

Gertrude - Mais Madame...

Aline. - Vous êtes sa gouvernante oui ou non ?

Gertrude. - Je puis assurer à Madame que je n'ai de cesse d'inculquer à mademoiselle son devoir envers sa famille et envers Dieu.

Aline. - Je ne sais pas ce que vous en pensez, vous là-haut, mais pour la famille, c'est pas le top !

Gertrude. - Oh ! Madame ! Vous blasphémez ?

Aline. - Je ne blasphème pas, je constate ! Vous êtes une incapable.

Jo. - Mère ! Gertrude n'y est pour rien.

Aline. - Tais-toi ! L'obéissance doit être la première vertu d'une jeune fille. Elle aurait dû te l'enseigner.

Gertrude. - Mais je l'ai fait, Madame...

Aline. - Pas assez ! Disparaissez !

Gertrude. - Bien Madame ! (*Elle sort par le couloir.*)

Aline, sonnante Irène. - Irène ! Irène ! Où est-elle, cette empotée ? Irène !

Irène, entrant par la droite de la serre. - Oui Madame ?

Aline. - Irène, rangez-moi un peu ce capharnaüm, voyons.

Irène. - Bien Madame...

(*Boum !!!! Explosion dans le labo, fumée. Proserpine et Guylain entrent dépenaillés et noircis.*)

Guylain, toussant. - Rien à craindre, hein ?

Proserpine. - C'est encore ce maudit transpondeur séquentiel qui fait des siennes.

Aline. - Mon Dieu ! Qu'avez-vous encore fait ? Sans doute étiez-vous encore en train de perdre votre temps dans ce que vous appelez votre laboratoire. Et avec ce blanc-bec, comme d'habitude. Ah, vous êtes dans un bel état !

Proserpine. - La science comporte quelques risques et...

Aline. - Tu parles d'une science ! Une suite d'élucubrations plus débiles les unes que les autres. Depuis près de trente ans que vous cherchez à inventer quelque chose vous n'avez encore rien trouvé si ce n'est votre célèbre redresseur de bananes.

Proserpine. - Détrompez-vous. Guylain peut en témoigner, je viens de faire la découverte du siècle. Que dis-je du siècle, du millénaire, de tous les temps !... C'est le cas de le dire. N'est-ce pas Guylain ?

Guylain. - C'est vrai, Madame Proserpine est sur le point de...

Aline. - Vous, silence ! Nous attendons incessamment Monsieur Jean-Albert Pindrat et je...

Proserpine. - Pindrat, ce parvenu ! Que vient-il faire ici ?

Aline. - Il m'a fait une proposition qui s'avère être la seule solution que nous ayons pour sauver le château et le vignoble, figurez-vous, chère belle-sœur.

Proserpine. - Nos finances sont donc si mal en point.

Aline. - Pire que ça ! Vous le sauriez si vous vous intéressiez un peu à ce qui vous entoure. Notre seule chance d'éviter la saisie, voire la prison, c'est d'accepter qu'il épouse Josépha.

Proserpine. - Non ?

Guylain. - Gloup ! (*Il en tombe sur un siège.*)

Aline. - Si ! Il en est éperdument amoureux. (*Faussement douce :*) Alors, essayez de reprendre figure humaine avant son arrivée. Quant à toi Josépha, prépare-toi à faire honneur à la famille et mets-moi ce freluquet à la porte s'il te plaît. (*Hurlant :*) Exécution ! (*Elle sort par le hall et Proserpine par le couloir.*)

Guylain, se relevant. - C'est vrai ça ? Tu vas épouser ce Pindrat ?

Jo. - Ma mère a contracté envers lui d'énormes dettes depuis des années. Il propose de les annuler si je l'épouse. Dans le cas contraire, il en demandera le remboursement immédiat ce qui signifiera la fin des Bertignac.

Guylain. - C'est terrible !

Jo. - A qui le dis-tu ? Mais je n'ai pas l'intention de me laisser faire sans combattre.

Guylain. - Bravo !

Jo. - Je suis heureuse que cela te plaise car tu fais partie de mon plan de bataille. Je ne pensais pas devoir le mettre à exécution si tôt mais... Irène, laissez-nous, je vous prie.

Irène. - Bien mademoiselle. (*Elle sort dans le boudoir.*)

Guylain. - Un plan dis-tu ?

Jo. - Oui, et radical... Épouse-moi !

Guylain, manquant de tomber. - Hein ?!!!!!!

Jo. - Ben quoi ? Si tu m'épouses avant lui, je ne serai plus celle qui ne veut pas l'épouser mais celle qui ne peut pas. Ça change tout. Il ne pourra donc pas, du moins je l'espère, mettre ses menaces à exécution... Et puis avec toi, je sais que ce sera pour rire et que je ne risquerai pas de...

Guylain. - De ?

Jo. - Il faut te faire un dessin ? De consommer le mariage !

Guylain. - Non, non, chien mûr... Sien bûr... Bien sûr.

Jo. - Bon. Il faut faire vite et... Attends un peu... (*Elle se tait puis va ouvrir subitement la porte du boudoir derrière laquelle Irène était collée.*)

Irène, entrant en trébuchant. - Que mademoiselle me pardonne, j'étais en train d'astiquer la poignée et...

Jo. - Eh bien, allez donc astiquer les pare-chocs de la voiture... Au fond du parc !

Irène. - Bien Mademoiselle. (*Elle sort par le hall.*)

Jo. - Je n'ai aucune confiance en elle. Elle m'espionne en permanence. Bref ! Veux-tu être mon mari ?

Guylain. - Ben... C'est à dire que... Oui ... Mais tu crois que ta mère acceptera que je t'épouse ?

Jo. - C'est pas gagné mais si tu lui fais une demande officielle, elle sera au moins obligée de réfléchir.

Guylain. - Réfléchir à quoi ? Au meilleur moyen de m'étriper ?

Jo. - Non. Elle sera obligée de prendre ta demande en considération car tu es, toi aussi, un bon parti.

Guylain. - Moi ? Je ne savais pas.

Jo. - Tu n'as pas la fortune de Pindrat mais tu es tout de même très riche et tu as largement de quoi racheter nos dettes. Tu vendrais volontiers quelques biens afin d'avoir les liquidités nécessaires.

Guylain. - Tu te sens bien ? A part ma 4L et mes bouquins, je n'ai rien à vendre pour...

Jo. - Tu ne comprends pas vite. Je ne dis pas que tu es riche à millions, je dis seulement qu'il suffit que ma mère le croit, juste le temps d'écarter Pindrat et de trouver une autre solution. (*On entend un bruit de klaxon multi tons.*) Oh là là ! C'est sans doute lui ! Vite ! Il faut que tu sois présentable, et là, il y a du boulot. Il faut absolument que tu fasses ta demande avant lui. Suis-moi ! (*Ils sortent par le couloir.*)

(La scène reste vide un instant puis Irène introduit Jean-Albert suivi d'Aline.)

Irène. - Si Monsieur veut bien se donner la peine d'entrer ?

Jean-Albert. - Un peu que je veux ! Chère amie, je suis absolument ravi de vous revoir !

Aline. - Je vous remercie. Comment allez-vous ?

Jean-Albert. - Very well, très chère, very well. C'est de l'anglais : très bien.

Aline. - J'avais compris.

Jean-Albert. - Quelle belle baraque vous avez là Madame de Bertignac !

Aline, vexée. - Baraque ?!!! Sachez mon cher que vous êtes dans un château dont les parties les plus anciennes datent du XIII^{ème} siècle.

Jean-Albert. - Ah ! Ça commence à faire vieux, non ?

Aline. - Ça commence surtout à mériter le respect. Mes aïeux l'ont construit, réparé, transformé au cours des siècles. Ils y ont vécu, y ont souffert, y ont sans doute été heureux et y sont morts. Ce n'est pas pour entendre le fruit de leurs efforts se faire traiter de baraque !

Jean-Albert. - Excuse-me chère amie. Je ne voulais pas vous offenser.

Aline, se contenant. - Il n'y a pas de mal. C'est moi qui suis trop impulsive.

Jean-Albert. - Mais non, mais non. Parlons plutôt de l'affaire qui nous occupe.

Aline. - L'affaire ? Comme vous y allez ! Il s'agit du mariage de ma fille et de...

Jean-Albert. - Et du contrat qui va avec. Je vous rappelle que j'effacerai toutes vos dettes et que je serai donc le sauveur du domaine de Bertignac. The providential man.

Aline. - Certes ! Mais jurez-moi que vous ferez tout pour que Josépha soit heureuse.

Jean-Albert. - Mais bien sûr ! Avec un homme comme moi, un vrai et la fortune dont je dispose, je ne vois pas comment elle pourrait être malheureuse. Elle aura tout ce qu'elle voudra. All she wants.

Aline. - Soit ! Je vais la chercher. (Elle sort par le couloir.)

Irène, se jetant au cou de Jean-Albert. - Ah, mon Roudoudou ! On les tient !

Jean-Albert. - Presque ma bichette, presque. Elles ont mordu mais il faut encore les ferrer.

Irène. - Tu crois que la vieille se laissera faire ?

Jean-Albert. - T'inquiète. Une fois que j'aurai marié la fille, je vais te l'éjecter la mère De Bertignac et sa folle de belle-sœur. Quant à la Josépha, je te l'ai déjà dit, trois quatre mois de dorlote et après...

Irène. - Un accident fatal !

Jean-Albert. - Imprévisible ! The catastrophe. Elle décède tragiquement en me laissant dans la plus grande tristesse mais avec tous les biens des Bertignac, sans compter la prime d'assurance vie que je n'aurai pas manqué de souscrire avant. On sera les rois du pétrole. Je serai the King et tu seras the...

Irène. - Kong ?

Jean-Albert. - Mais non ! The reine ! Et l'année suivante, tu deviens Madame Pindrat De Bertignac.

Irène. - C'est merveilleux ! (Elle l'embrasse.) C'est merveilleux mais j'ai peur qu'il y ait un os.

Jean-Albert. - Qu'est-ce que tu veux dire ?

Irène. - J'ai vaguement entendu la Josépha tout à l'heure. Je n'en suis pas certaine mais je crois bien qu'elle mijote quelque chose avec le petit Guylain. Paraîtrait qu'il est d'une famille à pognon et peut-être qu'elle le marierait...

Jean-Albert. - Quoi ? !!! Y a pas de peut-être. On peut pas prendre le risque. Il faut l'éliminer et vite.

Irène. - L'éliminer ? Tu vas pas le... Couic ?

Jean-Albert. - Pas maintenant, ça foutrait tout en l'air. Mais on peut lui casser la baraque.

Irène. - Comment ça ?

Jean-Albert. - On va soigner sa réputation. Passons dans un coin plus tranquille que je t'explique.

Irène. - Suis-moi ! Il faut faire vite. (Ils sortent par la serre.)

Jo, entrant avec Guylain. - Bon, tu sais ce que tu as à faire ?

Guylain. - Oui, mais je n'y arriverai jamais. Je ne sais pas mentir.

Jo. - Je t'aiderai mais il faut que tu insistes sur ta fortune. Répète après moi : ton père qui passe pour un capitaine d'industrie, l'hôtel particulier à Neuilly et les vacances à St Trop.

Guylain. - Mon père qui industrie pour un hôtel de passe à Neuilly en particulier et... (Aline entre, suivie de Proserpine qui a passé une blouse et retroussé sa combinaison de manière à ce qu'on croit qu'elle l'a plus.)

Aline. - Ah, Josépha ! Je te cherche partout. Pindrat est... Il est encore là celui-ci ? Je t'avais pourtant demandé de le congédier. Pardonnez-moi jeune homme, mais vous tombez mal. Comprenez-vous ?

Guylain. - Fout à tait !... T'as tout fait !... Tout à fait !

Aline. - Vous êtes certainement le plus charmant des camarades de jeu de ma fille mais voyez-vous, nous recevons en ce moment son futur fiancé. En aucun cas, on ne doit lui laisser imaginer qu'il pourrait avoir un rival.

Jo. - Justement mère. Guylain n'est pas, à proprement parler un rival mais...

Aline. - Mais ?

Jo. - Eh bien... (*Elle frappe Guylain.*)

Guylain. - Eh biiiiieenn ! ... C'est à dire que... Josépha et moi... Enfin, moi et Josépha, nous...

Aline. - Stop ! Je n'ose même pas imaginer ce qui vous est passé par la tête. Si toutefois c'est par la tête que ces choses-là passent.

Jo. - Allez Guylain ! Il faut lui avouer notre amour.

Guylain. - C'est ça, j'avoue. Hé, hé ! J'avoue.

Proserpine. - C'est extra ça ! Ah l'amour ! Toujours l'amou...

Aline. - Silence, vieille toquée ! Que vous aimiez ma fille jeune homme, je peux en convenir, elle est charmante, elle tient ça de sa mère, mais je ne peux le tolérer !

Jo. - Mais moi aussi, je l'aime, maman ! Je l'aime !

Aline. - Tu l'aimes, tu l'aimes, tu l'aimes ! Soit ! Et alors ? Je te demande d'épouser Pindrat, pas de lui être fidèle, du moins pas plus de quelques mois.

Jo. - Maman !

Guylain. - Vu comme ça, c'est peut-être possible et...

Jo. - Et quoi ? (*Elle le gifle*) Goujat ! Tu me vois dans le lit de ce sac à vin pendant des mois ?

Aline. - Oh, des mois, des mois ! Entre les indispositions, les migraines et les voyages, trois mois, c'est pas...

Jo. - C'est impossible !

Aline. - Ma petite fille, ma patience a des limites. Pindrat est ici pour faire sa demande officielle et...

Jo. - Et Guylain aussi. Hein ?

Guylain. - Oui, oui. J'officie aussi tout de suite ce que je me demande officiellement.

Aline. - C'est l'émotion ou il est toujours comme ça et il faut louer un décodeur ?

Proserpine. - C'est merveilleux, fantastique, féérique, épique, nous voici avec deux prétendants. Ô tendre Pénélope ! Tu en avais douze et, décrochant l'arc d'Ulysse tu...

Aline, furieuse. - Silence Einstein ! Tu épouseras Pindrat. Il n'y a pas à revenir là-dessus.

Jo. - Mais, Guylain est largement aussi riche que Pindrat.

Aline, brusquement radoucie. - Ça change tout. Je vous écoute.

Guylain. - Euh ! Oui... J'ai... Enfin mon papa a des usines de poissons à Neuilly et des conserveries de textiles à St Tropez et...

Aline. - Et vous vous payez ma fiolle ?

Guylain. - C'est ça ! Non ! C'est...

Jo. - Pas du tout voyons ! Guylain est un fils d'industriel qui...

Aline. - Un fils d'industriel qui vient de Clermont-ferrand en 4L et qui couche au camping des Joyeux Pinsons sous une canadienne délavée, c'est pas courant. Tu vois, je suis parfaitement renseignée sur tes relations. Adieu jeune homme. Sortez. Je n'ai plus de temps à perdre.

Jo. - Non ! Mère ! Mère, je vous en supplie !

Aline. - Oh ! Ne me fais pas le coup des grandes eaux, s'il te plaît ! Je vais chercher Pindrat. Tâche de te reprendre. (*Elle se dirige vers le hall.*)

Proserpine. - Guylain, je crois qu'il vaut mieux que tu t'en ailles, mon petit.

Jo, hurlant. - Je suis enceinte !

Guylain. - Hein ?!!!

Proserpine. - Quoi ?!!!

Aline. - Qu'est-ce que tu as dit ?

Jo. - Je suis enceinte... De Guylain !

Guylain. - Hein ?!!!

Jo. - Oui, mon amour. Je voulais te le dire mais...

Aline. - C'est sérieux ?

Jo. - J'ai fait un test ce matin. Il est encore dans ma salle d'eau. Allez le chercher si vous ne me croyez pas.

Aline. - Catastrophe de catastrophe !... Je vais le tuer ! Il faut que je le tue !

Proserpine. - Attention, colère cataclysmique en vue. (*Aline trépigne de fureur.*) Nom d'un circuit imprimé, ça va barder !

Guylain. - Je vous en prie, madame. Il doit y avoir un léger...

Aline. - Raaaaaaah ! Je vais, lui arracher les yeux et les oreilles... Et autre chose aussi si je peux !

Guylain. - Au secours ! A moi !

Proserpine. - Courage, fuyons ! (*Elle sort au labo.*)

Jo, s'interposant. - Mère ! Je vous en prie !

Aline. - Laisse-moi l'écorcher vif, l'éplucher menu, le peler jusqu'à l'os ! Viens ici que je t'étripe, sacripant ! (*Elle attrape Guylain*) que je te dissèque, que je te massacre !

Guylain. - Ah là là !

Jean-Albert, entrant avec Irène. - Qu'est-ce qui se passe ici ? On vous veut du mal très chère ?

Jo. - Non, non !

Jean-Albert. - Ah ! Josépha ! My love ! Je vous retrouve enfin ! Mon ange, mon adorable !

Aline. - Mon cher Jean-Albert, nous avons un petit problème.

Jean-Albert. - Vous avez un souci, j'ai du pognon. Tout doit pouvoir s'arranger. No panique, I am ici pour vous aider. Il n'y a pas de problème sans solution. With no solution !

Aline. - Pas celui-ci.

Jean-Albert. - Diable ! Damned !

Aline. - Josépha va vous expliquer.

Jo. - Voilà... C'est... Enfin... Notre union est impossible car j'aime Guylain et je suis enceinte de lui.

Aline. - Voilà... Hé, hé ! Vous comprendrez que... Je viens de l'apprendre moi-même et...

Jean-Albert, après un temps et à la surprise générale. - No problème. Le coup est rude mais je comprends. Pindrat fait toujours face mais il s'efface. I am un gentleman.

Aline. - Et pour les dettes ?

Jean-Albert. - Un gentleman ne saurait profiter d'une telle situation.

Jo. - Merci ! Votre grandeur d'âme me touche et vous honore.

Aline. - C'est grand. C'est beau.

Jean-Albert. - C'est Pindrat. J'ajouterai même que si, par malheur le sort vous séparait, Jean-Albert Pindrat serait toujours là.

Jo. - Merci, mais Guylain et moi, c'est du solide. Hein ?

Guylain. - Oh là là !

Jean-Albert, malicieux. - Sait-on jamais ! Je vous demande la permission de me retirer.

Aline. - Mais bien sûr. Nous vous prions d'accepter toutes nos excuses.

Jean-Albert. - Adieu ou peut-être, au revoir ! See you later ! (*Il sort par le hall.*)

Aline. - Alors là ! Il me la coupe. Il remonte dans mon estime. Ce qui n'est pas ton cas. (*Elle craque.*) Bou hou hou ! Nous sommes perdues, ruinées, et déshonorées ! (*Elle sort par le couloir en pleurant.*)

Jo, sortant derrière sa mère. - Mère, attendez ! Mère ! On va trouver une autre solution.

Guylain, au public. - Ouf ! J'ai bien cru que j'y passais moi !

Irène, soudain très vamp. - Ben vous alors ! Vous cachez bien votre jeu. Vous êtes un sacré chaud lapin.

Guylain. - Comment ?

Irène. - Attendez que je vous regarde de plus près... Ah si... Oui, oui... Vous êtes terrible !

Guylain. - Moi ?

Irène. - Ouai, vous ! Vachement sexy ! Vous me faites un de ces effets !

Guylain. - Ah bon ?

Irène. - Ouuuuiii ! Tu me plais mon lapin, mon gros lapin !

Guylain. - M'enfin ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Irène. - Tiens-moi ça ! (*Elle enlève sa coiffe et la lui met dans la poche, puis elle dénoue son tablier.*) J'ai chaud ! Terriblement chaud. Pas toi ? Ah ! Mon tigre du Bengale, mon lion, mon...

Guylain. - Lapin ! Lapin, je veux bien mais pas plus.

Irène. - Allez, embrasse-moi ! Fais-moi voir le Kilimandjaro et l'Annapurna !

Guylain. - Moi, vous savez, à part le Duy-de-Pôme... Le Puy-de-Dôme... (*Elle déchire sa jupe et son chemisier.*) Mais qu'est-ce que vous faites ?

Irène. - Ah, mon bel étalon ! Mon cheval fougueux ! Je te veux !

Guylain. - Bon, si c'est comme ça, moi je vous laisse.

Irène. - Au viol ! A moi ! Au secours !

Guylain. - Mais ça va pas, non ? Vous êtes folle ! Irène, voyons !

Jean-Albert, *entre par la serre, derrière lui et l'assomme.* - Bravo Irène ! Tu as prévenu les flics ?

Irène. - Oui, oui, ils arrivent. Il est foutu.

Jean-Albert. - Continue à gueuler un petit peu, moi je vais lui alourdir le casier judiciaire à ce Casanova de pacotille. (*Il sort par la serre en traînant Guylain.*)

Irène. - Au secours ! A moi ! Hou là là ! Au secours ! Au viol ! A moi !

Aline, *entrant avec Jo.* - Pourquoi ces hurlements ?

Jo. - Irène ! Mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ?

Irène. - Oh Madame ! Madame ! Mademoiselle ! C'est affreux ! C'est monsieur Guylain, madame.

Aline. - Quoi monsieur Guylain ?

Irène. - Il m'a... Il m'a !

Jo. - Quoi ?

Irène. - Il m'a... Bou hou hou ! Quelle honte !

Aline. - Guylain vous a... ?

Irène. - Oui madame ! Ici même !

Aline. - L'ignoble ! Sous les yeux d'Adémar (*Elle montre le portrait de l'ancêtre*)

Jo. - C'est impossible ! Guylain est incapable de faire une chose pareille.

Irène. - Je vous jure que c'est vrai. Il a même dit des choses.

Aline. - Quelles choses ?

Irène. - Des choses horribles ! Je n'ose pas les répéter.

Jo. - Parlez voyons !

Irène. - Il a dit... Il a dit que maintenant qu'il avait eu Josépha, il nous aurait toutes... Même la vieille.

Aline. - Même la v... Oh le saligaud !

Jo. - Attends maman ! Cela ne peut pas être Guylain. Irène, êtes-vous tout à fait sûre de vous ?

Irène. - Absolument sûre !

Jo. - Réfléchissez. Peut-être que dans la panique, l'affolement, la pénombre...

Irène. - C'est lui, je vous dis ! Il s'est jeté sur moi, il m'a arraché mon tablier. Il m'appelait son petit lapin, sa tigresse, sa lionne.

Aline. - Zoophile par-dessus le marché ! Ah ! Il est beau le père de mes petits-enfants !

Jean-Albert, *entrant de la serre.* - On étrangle quelqu'un ici

Aline. - Monsieur Pindrat ? Je vous croyais parti.

Jean-Albert. - J'étais sur le point de monter dans ma Mercedes, 600 SE injection sellerie cuir, quand j'ai entendu des cris terribles, des cris de femme. J'accours ! What happens ? Que se passe-t-il donc ?

Jo. - Irène vient d'être agressée par un rôdeur.

Irène. - Violée ! Violée par monsieur Guylain ! J'en suis certaine !

Jean-Albert. - Il faut appeler la gendarmerie tout de suite. (*Il sort son portable*) C'est le top ! Sept mille balles, mille soixante-seize Euros mais c'est le top. Allô ! Scotland Yard ? Euh !... La gendarmerie. Venez vite au château de Bertignac, il y a eu une agression sexuelle. Yes, une "violation" ! Ils arrivent.

Aline. - Ça va mieux ?

Irène. - Un peu oui.

Jean-Albert. - Il est dangereux ce jeune homme, dites-moi.

Jo. - Ce n'est pas Guylain. On n'a pas de preuve.

Irène. - Mais puisque je vous dis que c'est lui !

Jo. - C'est impossible ! Jamais Guylain ne...

Edgar, *entrant du hall, flanqué de Fenouillet.* - Que personne ne bouge ! Adjudant-chef Dunord.

Aline. - Edgar ? Là, tu m'épates ! C'est bien la première fois que je te vois réagir aussi vite.

Jo. - Comment ont-ils fait ? (*Fenouillet se place entre les colonnes.*)

Jean-Albert, *montrant son téléphone.* - Je vous l'avais dit, c'est le top.

Edgar. - Silence ! Gendarme Fenouillet déployez-vous. (*Fenouillet ne bouge pas*) Qu'est-ce qui se passe-t-il ici ?

Jean-Albert. - Une tentative de viol, Adjudant.

Edgar. - Chef ! Adjudant-chef ! Alors Fenouillet, je vous ai dit de vous déployer.

Fenouillet. - Mais vous avez dit aussi que personne ne bouge chef, alors je sais pas quoi faire, chef.

Edgar. - Que personne ne bouge c'était pour eux, pas pour vous. Alors déployez-vous ! (*Fenouillet ne bouge toujours pas*) Qu'est-ce que vous attendez ?

Fenouillet. - Ben... C'est que je sais pas ce que ça veut dire, chef.

Edgar. - Ça veut dire... Ça veut dire... Et puis zut ! Restez où vous êtes.

Fenouillet. - J'avais juste alors ?

Edgar. - Il m'épuise celui-là. Bref ! La victime a-t-elle une idée de l'identité de son agresseur ?

Irène. - Oui ! C'est monsieur Guylain.

Edgar. - Je note. A-t-on des témoins oculaires qui ont vu les faits de leurs yeux ?

Jo. - Non, évidemment !

Edgar. - Fenouillet ! Inspectez-moi les lieux et "rédactionnez-moi" un rapport.

Fenouillet. - Tout de suite, Chef ! (*Il sort un carnet et prend des notes en se déplaçant un peu partout.*)

Edgar. - Donc, mademoiselle, vous accusez un certain Guylain de vous avoir fait souffrir des outrages que l'on pourrait qualifier de derniers ?

Irène. - C'est bien ça.

Jo. - Mais enfin, combien de temps est-il resté seul avec vous ? Deux ou trois minutes, tout au plus.

Jean-Albert. - Ça peut suffire.

Irène. - Ça lui a suffi.

Edgar. - Je vois, je vois. Comment est-il d'ordinaire ce Guylain ? Plutôt du genre chaud lapin, coureur de jupons... ?

Jo. - Guylain ? Pas du tout.

Aline. - Il t'a tout de même fait un enfant.

Jo. - Oui... Oh !... Un tout petit.

Gertrude, entrant par la serre, hébétée. - Oh tout ce monde ! Il faut que j'arrose les chaises.

Edgar. - Qui est-ce que c'est-il ?

Jo. - Gertrude, ma gouvernante.

Aline. - Gertrude ! Ça ne va pas ?

Gertrude. - Si, si. Très bien... Bonjour Monsieur. (*Puis à Edgar :*) Bonjour madame.

Edgar. - Là, ça ne va pas du tout. Qu'est-ce que vous avez ?

Gertrude. - Sais pas... Je me préparais pour la prière du soir et, tout à coup... Ah ! Mon Dieu cela me revient... Aaaaaahhh !

Aline. - Quoi ? Que s'est-il passé ?

Gertrude. - Un homme... Ah ! Mon Dieu... Surgi de je ne sais où... Aaaaaah ! Il m'a... Aaaaah !

Edgar. - Non ? Vous aussi ! Par surprise ?

Gertrude. - Non, par derrière.

Edgar. - Avez-vous vu son visage !

Gertrude. - Ben non. Mais c'était... Oh mon Dieu ! C'était...

Jo. - Qui ?

Gertrude. - C'était Monsieur Guylain !

Edgar. - Encore ! Fenouillet ! Au rapport !

Fenouillet, lisant ses notes. - Trois chaises, une table, deux pots de fleurs... (*À adapter selon le décor.*)

Edgar. - Mais qui m'a flanqué un abruti pareil ? Bloquez-moi les issues et plus vite que ça !

Fenouillet. - Je me déploie chef ?

Edgar. - C'est ça. Déployez-vous.

Fenouillet. - Bien chef ! (*Il va se planter entre les colonnes.*)

Edgar. - C'est une affaire de violeur en série.

Jean-Albert. - C'est évident, un sérial violeur. Ce Guylain est un malade, un malade dangereux.

Edgar. - Qui peut donc "rédiciver" à tout moment...

Jo. - Mais enfin Gertrude, comment peux-tu dire que c'est lui puisque tu ne l'as pas vu ?

Gertrude. - Pas vu non, mais dit, dit à moi.

Edgar. - Il vous a dit quelque chose ? Faites un effort de remémoration.

Gertrude. - Il m'a dit... Il m'a dit... Aaaaah ! Il m'a dit : "comme ça tu en auras goûté, toi aussi, du Guylain"... Oh ! Que j'ai honte !... Il a même ajouté : "et de trois" !

Edgar. - C'est tout ?

Gertrude. - Non. Il a dit aussi... Il a dit... Oh ! Il a dit... "Il ne me reste plus que la vieille !"

Aline. - Oh ! Cette fois, c'en est trop ! Il faut que je l'écorche de mes propres mains ! (*Elle décroche une hache d'arme du mur, près du portrait de son ancêtre.*) Prête-moi ça Adémar, je vais émincer le satyre !

Gertrude. - Un satyre ? Il y a des satyres ici ! Mon Dieu ! Au secours ! (*Elle sort par le couloir.*)

Edgar. - Restons calme ! Madame de Bertignac, je vous ordonne de poser cette hache !

Aline. - Edgar ! Edgar Dunord, on se connaît depuis la Communale et tu es ici chez moi. Et ici, c'est moi qui commande. Laisse-moi passer ou je te fais avaler ton sifflet, ton képi et l'abruti qui est en travers de mon chemin. (*Elle sort par la serre.*)

Edgar. - Restez ici ! C'est moi qui "conductionne" l'enquête !

Jo. - Je vous en prie, empêchez-la de commettre l'irréparable.

Edgar. - Ne vous en faites pas. Fenouillet, rattrapez la deuxième victime et prenez sa déposition !

Fenouillet. - Sa quoi, chef ?

Edgar. - Sa déposition, déposition !

Fenouillet. - C'est comme si c'était fait, Chef ! (*Il sort à l'opposé de Gertrude, par le hall.*)

Edgar. - Vous monsieur, "protectionnez" l'autre victime à l'envers et contre tout. (*Il sort par la serre.*)

Jean-Albert. - Venez mademoiselle. (*Il sort dans le boudoir avec Irène en riant sous cape.*)

Jo. - Mon Dieu, Guylain ! Il faut absolument que je le retrouve avant ma mère. (*Elle sort par la serre et la scène reste vide un instant.*)

Guylain, entrant par le couloir. - Aïe aïe aïe ! J'ai dû prendre un de ces coups sur la tête, moi !

Aline, entrant par le hall. - Et ce ne sera pas le dernier ! Ah le fourbe ! Le fornicateur, le dépravé, le nuisible ! Je vais le massacrer !

Guylain. - Pitié ! Je vous jure que je n'ai rien fait.

Aline. - Et ça ? (*Elle retire la coiffe d'Irène de la poche de Guylain.*)

Guylain. - Je ne sais pas ce que c'est !

Aline. - Oh le monstre ! Il aurait la petite culotte de Gertrude dans la bouche qu'il nierait encore.

Guylain. - Hein ? Pourquoi aurais-je une petite culotte dans la... Et celle de Gertrude en plus ?

Aline. - Assez ! Recommandez votre âme à Dieu, si toutefois il en veut encore !

Guylain. - Ah ! Au secours !

Proserpine, entrant avec son navigateur à la main. - Mais il n'y a plus moyen de... Aline ! Lâchez cette hache, voyons. (*Elle pose son navigateur et désarme Aline.*) Donnez-moi ça ! Calmez-vous.

Aline - De quoi je me mêle ?... Je vais l'écraser ! (*Elle prend le navigateur avec une main sur la pierre de temps et s'apprête à le fracasser sur Guylain.*)

Proserpine. - Non ! Ne touchez pas la pierre !

Guylain. - Ah ! (*Il bloque le geste d'Aline en touchant lui aussi la pierre de temps.*)

Boum !!!!!!! Flashes, explosion, fumée, effets stroboscopiques et disparition de Guylain et d'Aline

Proserpine. - Nom d'un logarithme expansé ! Où sont-ils passés ? Non ?... Ils... Ils sont... Non.

Voix off : Alerte ! Alerte ! Deux intrus dans le continuum temporel. Deux intrus dans le continuum temporel. Alerte ! Alerte ! (*Le rideau se ferme pendant ce temps et Proserpine se retrouve seule devant. Cette partie de l'acte, rideau fermé, permet d'avoir un peu de temps pour les changements de décors et de costumes sans trop faire attendre le public.*)

Proserpine. - Malheur de malheur ! Ils sont partis dans le temps. Essayons de les situer. (*Elle s'affaire sur son navigateur.*)

Voix off - Localisation spatio-temporelle impossible. Localisation spatio-temporelle impossible.

Proserpine. - Nous voilà beaux ! Plus qu'une solution. Il faut que j'explore le continuum temporel siècle par siècle et peut-être année après année jusqu'à ce que je tombe dessus. Autant chercher un atome d'hydrogène dans une botte de molécules mais je n'ai pas le choix. J'espère que tout fonctionne encore sinon. Bon, tout à l'air prêt. Hou là là ! J'allais oublier ma combinaison holographique ! Vite ! Mais j'y pense, ils n'ont pas de combinaison, eux. S'ils n'ont pas de combinaison, que va-t-il arriver ? Comment le passé va-t-il les prendre en compte ? Que vont-ils devenir ? Miséricorde de miséricorde ! Il faut que je les retrouve au plus vite avant qu'ils ne commettent l'irréparable. Si jamais ils interfèrent aussi peu que ce soit dans le passé, c'est le cataclysme ! Vite, ma combinaison. (*Elle passe derrière le rideau.*)

Fenouillet, *entrant après un temps, par la droite du rideau, suivant Gertrude.* - Je vous l'assure, c'est le chef qui l'a dit !

Gertrude. - Laissez-moi ! Suppôt du diable ! Je ne veux pas qu'on me touche ! Je ne veux plus qu'on me touche ! Personne ne me touche ! Arrière satire !

Fenouillet. - Mais puisque je vous dis que c'est un ordre du chef ! (*Il essaie de copier les différentes attitudes de Gertrude.*)

Gertrude. - N'approchez pas !

Fenouillet. - Bon, bon, si vous voulez mais arrêtez de bouger alors.

Gertrude. - Qu'est-ce que vous faites ? Vous vous moquez de moi ?

Fenouillet. - Non mais comment je fais, moi, pour prendre vos positions si vous bougez tout le temps ?

Gertrude. - Quoi ?

Fenouillet. - Le chef m'a dit de vous rattraper et de prendre vos positions. Arrêtez de bouger.

Gertrude. - A moi ! C'est un fou ! C'est plein de fous ici ! (*Elle fuit par la salle.*)

Fenouillet. - Mais attendez ! Attendez-moi ! (*Il la suit.*)

Proserpine, *revenant par le rideau sans sa blouse et finissant d'enfiler sa combinaison.* - Me voici enfin prête. Voyons, ai-je bien tout réglé ? Il ne s'agit pas de me perdre aussi. Là ! Voilà ! Je pense que je n'ai rien oublié. Pourvu que ça fonctionne ! Attention ! C'est parti !!!

Effets stroboscopiques et disparition de Proserpine par le rideau

Fin de l'acte 1

Mais où va-t-on bien pouvoir retrouver Aline et Guylain ?

ACTE II

Le rideau s'ouvre sur des effets stroboscopiques. On est en pleine cérémonie d'adoubement. Le seigneur du château fait de son écuyer, un chevalier. Cet écuyer n'est autre que Guylain. Présents sur scène : Adémar, Guylain et si possible quelques figurants : hommes d'arme, valets et servantes qui sortiront tous en même temps qu'Adémar, les femmes par le passage et les hommes par les remparts. (Belle occasion de placer pour une fois sous les projecteurs, souffleuses, éclairagistes et autres décorateurs pour peu qu'ils aient un costume simple.)

Adémar. - En ce jour de l'an de grâce 1450, moi, Adémar De Bertignac, Seigneur de ces lieux, clame haut et fort que Ghislain Chantecourt, écuyer de son état, a fait preuve de moult bravoure et noblesse au combat. Son bras jamais ne faiblit et son honneur jamais ne faillit. Ghislain Chantecourt par la collée que voici, je te fais chevalier. (*Il lui donne un coup de plat d'épée sur l'épaule.*)

Guylain, *à genoux et éberlué.* - Hein ?

Adémar. - Ce n'est que justice et remerciement pour tout ce que tu as fait.

Guylain. - Ah ?

Adémar. - Mille tourments tu enduras pour accomplir les missions que je t'ai confiées.

Guylain. - Eh den bites bonc... Ben dites donc !

Adémar. - Tu as bien mérité d'être, en ce jour, armé chevalier ! Voici tes éperons d'or et tes armes nouvelles. (*Il les lui donne et Guylain s'écroule sous le poids.*) Holà chevalier ! Te voilà bien faible. Est-ce ton combat sous nos murailles qui t'aurait laissé quelque navrure ?

Guylain. - Euh !... Oui.

Adémar. - Il faut avouer que ce William De Gloucester était fort coriace mais, par ma foi, tu l'as occis de noble manière. Tu l'as fendu du nez jusqu'au jonc d'un seul taillant. Par saint Denis, quel coup ! Tu seras un chevalier de grand estoc ! (*On entend le son d'un cor.*) Corne-bourrique c'est encore un assaut de ces maudits ! Aux créneaux et ne faiblissons point ! Ghislain, tu me sembles encore souffrant. Reste ici

pour l'instant et rejoins-moi quand tu le pourras. (*Il sort sur les remparts et off :*) Pas de quartier, tue et broie tant que force et que sang !

Guylain. - Ben nom de D... (*Il regarde un peu partout, complètement abasourdi.*) Ça alors... Alors ça !

Aline, *entrant du donjon, richement vêtue et éberluée elle aussi.* - Mais...? Mais que s'est-il passé ?

Guylain. - Je n'en sais rien. Il y a eu comme une explosion et cette lumière et puis... Et puis, je me suis retrouvé ici, à genoux devant un type qui a failli m'assommer avant de me congratuler pour avoir étripé je ne sais qui.

Aline. - Et moi, je viens de me surprendre à faire de la tapisserie, moi qui ai horreur du canevas... Étripé dites-vous ? (*Menaçante :*) En parlant d'étripier, il me semble me souvenir que je devais vous...

Guylain. - Je vous en supplie ! Je crois que la situation est grave et qu'il faut absolument comprendre d'abord pourquoi nous sommes accoutrés de la sorte et savoir où nous nous trouvons.

Aline. - D'accord. Mais quand nous serons sortis d'ici, faites-moi penser qu'il faut que je vous tue.

Guylain. - Hé ! Mais, on dirait que nous sommes encore au château.

Aline. - Mon Dieu ! C'est pourtant vrai ! Je reconnais les colonnes mais... Mais il y avait une porte ici. Et la serre du chemin de ronde... ? C'est impossible, voyons. Il y a deux secondes... Je dois devenir folle. Ou alors c'est un cauchemar et je vais me réveiller. Pincez-moi.

Guylain. - Que je vous...?

Aline. - Non, c'est moi qui vous pince. (*Elle le fait sans ménagement.*)

Guylain. - Waouille !!!

Aline. - Vous ne rêvez pas ?

Guylain. - Non.

Aline. - Alors, c'est moi qui suis folle à lier. (*Irène entre par le passage. C'est la sorcière du château.*) Irène ! Vous êtes là, vous aussi ?

Irène. - Oh ! Gente dame, mon nom est Irguedale. Irguedale, la devineresse de Messire De Bertignac.

Aline. - Qu'est-ce que vous dites ?

Irène. - Mais rien que vous ne sachiez déjà. Bien que d'habitude vous m'évitiez, vous devez, de mon nom, avoir bonne souvenance. Bien le bonjour, beau chevalier !

Aline, *perturbée.* - Bien sûr que je me souviens. C'est ma langue qui a fourché.

Irène. - Ahhh !!! Pas de blasphème ! Seul le Malin a la langue fourchue, comme la queue d'ailleurs.

Aline. - C'est un asile ici ! Bon, ça suffit comme ça ! Arrêtez cette mascarade stupide. Ce n'est pas drôle du tout Irène !

Irène. - Irguedale, Dame Aliénor, Irguedale et non point Irène. Ce nom dont vous m'affublez m'est inconnu. Perdriez-vous l'esprit ou souffrez-vous d'une méchante fièvre ? (*Elle sort un couteau.*) Je vais prélever un peu de votre sang pour pouvoir en examiner les humeurs malignes.

Aline. - Ça va pas mieux non ? !!!

Irène. - Mais ainsi je pourrai vous préparer un remède et...

Aline. - Arrière Satanas ! (*À Guylain :*) Aidez-moi, vous !

Guylain. - Euh !... Oui... Arrière ! (*Il brandit son épée en la tenant par la lame puis se reprend.*) Euh ... Arrière ou je vous... Je vous... Oh là là, je vous ...

Irène. - Tu ne devrais pas me menacer chevalier, moi qui ai pour toi grande affection ! Quant à vous, Dame Aliénor, je sais que vous essayez de me perdre aux yeux du seigneur de ces lieux. Depuis que vous êtes ici, il me délaisse et me rudoie. Mais je ne vous laisserai point faire.

Aline. - Là, c'est du grand guignol ! Sortez !

Irène. - J'obéis noble dame mais craignez mon courroux et... Mes pouvoirs ! (*Elle sort par le passage.*)

Aline. - Ça alors !

Guylain. - J'y suis ! C'est pas croyable ! La machine a fonctionné !

Aline. - Qu'est-ce que vous dites ?

Guylain. - La machine à remonter le temps, l'invention de Madame Proserpine, ça a marché et...

Adémar, *apparaissant entre les colonnes.* - Ghislain ! J'ai moult besoin de ta vigueur. Ces maudits Anglois ont décidé de nous assaillir en nombre. La mêlée qui s'annonce va être sanglante. Une belle occasion de baptiser tes éperons.

Aline. - Adémar ?

Adémar. - Ah ! Aliénor, ma mie, vous voici fort joliment apprêtée.

Aline. - Adémar De Bertignac ?

Adémar. - Par Dieu oui ! J'ai changé mon tabard de velours pour mon harnois de guerre mais je suis toujours votre Adémar, énamouré de votre beauté et chanceux d'être aimé de vous.

Aline. - Ah ?

Adémar. - Un geste de vous et mon cœur s'enflamme. (*Il lui envoie un baiser.*)

Aline. - Oh ! (*Bas à Guylain :*) Qu'est-ce qu'il raconte ? Qu'est-ce que je dois faire ?

Guylain. - A mon avis, il vaut mieux jouer le jeu pour l'instant.

Aline. - Oh ! (*Elle lui renvoie son baiser.*)

Adémar. - Me voici comblé. Aliénor, ma tendre Aliénor, si Dieu le veut, nous repousserons encore une fois ces diables d'Anglois et nous pourrons enfin célébrer nos épousailles en grand bobant.

Aline. - Ah ! Nos épousailles !....

...

Ça promet ! Mais ce n'est rien à côté de ce qui les attend au troisième acte :

ACTE III

Le rideau s'ouvre sur des effets stroboscopiques. Nous sommes en 1807. Guylain, vêtu en femme, est seul, dos au public, il regarde les murs qui ont encore changé. (ATTENTION : Guylain = voix normale ; Guylain = Voix de fausset.)

Guylain. - Mais, mais... Mais nous ne sommes toujours pas dans la bonne époque... (*Il se retourne.*) Ah ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? C'est une robe ! Une robe ?!!! La machine ne m'a tout de même pas téléporté dans le corps d'une... ? Je suis une... ? Non ? C'est impossible. (*Il regarde dans son décolleté.*) Non ? (*Il se tâte et, horrifié.*) Siiii !!!! Au secours ! Madame Proserpine, Assaparez... Arraipassez... Apparaissent ! Je vous l'hormone... Je vous l'ordonne ! (*En pleurant :*) Madame Proserpine ! Au secours !

Edgar, entrant, suivi de Fenouillet chargé de bagages. - Est-ce vous mademoiselle De Chancourt qui appelez à l'aide ?

Guylain. - Ah ! Les Anglais. Ça n'a pas marché ! Ils sont toujours là !

Edgar. - Mais de qui parlez-vous Mademoiselle ? Il n'y a jamais eu d'Anglais ici, Dieu merci. (*Montrant le portrait de Napoléon :*) J'en connais un qui ne serait pas content.

Guylain. - Bien sûr.

Edgar. - Mais... Votre voix... Seriez-vous souffrante ?

Guylain, sans vraiment comprendre mais en changeant sa voix. - Ah non ! Non, non !

Edgar. - Vous êtes ici en parfaite sécurité, je vous l'assure. Est-ce moi qui vous ai fait peur ?

Guylain. - Un peu oui.

Edgar. - Veuillez me pardonner. Tu vois rustaud. Je t'avais pourtant bien dit de faire moins de bruit. Permettez-moi de me présenter : Montparnasse, Edgar Montparnasse, majordome de ce château. Lafenouille et moi-même sommes à votre entière disposition.

Guylain. - C'est cela oui.

Edgar. - Dans quelle chambre devons-nous déposer vos bagages, Mademoiselle ?

Guylain. - Hein... Euh... Dans celle qui convient le mieux.

Edgar. - C'est à dire ?

Guylain, d'un geste le plus vague possible. - Celle-ci.

Edgar. - Celle de gauche ?

Guylain. - Oui, oui.

Fenouillet, gouaillieur. - A gauche de quoi ma p'tite Dame ?

Edgar. - Lafenouille ! Un peu de respect ! Tu parles à la demoiselle de compagnie de L'Impératrice Joséphine.

Guylain, bas, au public. - La Dameumeu de L'impépe Joséphi ? Oh là là ! V'là autre chose !

Edgar. - Veuillez lui pardonner Mademoiselle. C'est un homme simple mais dévoué et dur à la tâche.

Guylain. - Ce n'est rien. Ce n'est rien.

Edgar. - Lafenouille ! Range les bagages de Mademoiselle De Chancourt dans la chambre de gauche.

(*Fenouillet se gratte la tête.*) Et fais vite. Mademoiselle De Chancourt a besoin de repos. Je vous envoie Gervaise pour qu'elle prépare votre lit au plus vite. (*Il sort puis revient pour ajouter :*) Lafenouille ! La gauche, c'est du côté de ta main qui n'écrit pas. (*Il sort.*)

Fenouillet, faisant le geste d'écrire. - Ah ?... Oui, vu !

Guylain, en aparté. - Mademoiselle Ghislaine de Chancourt, c'est pas Dieu possible (*Il s'effondre dans un fauteuil. Dans ce qui suit Fenouillet ne cesse pas d'hésiter en les deux portes du fond, l'une étant à sa gauche quand les regarde et à sa droite lorsqu'il se retourne pour saisir les bagages.*)

Jo, entrant, richement vêtue. - Ouf ! Enfin un peu de calme ! Voyons ces appartements.

Guylain. - Jo... Ségon... Séphine ? **Guylain**. - Joséphine ?

Jo. - Eh bien oui, c'est moi ! Tu m'as l'air surprise ?

Guylain. - Non, non. Un peu lasse voilà tout.

Jo. - A qui le dis-tu ? Je suis épuisée. Ce voyage, cette poussière ! Et l'accueil des notables du coin qui n'en finissait pas. Le Maire surtout. Il est d'une fatuité à vomir celui-là ! Tu ne trouves pas ?

Guylain. - Si, si. Comment s'appelle-t-il déjà ?

Jo. - Dinderat ou Pleinderat, je crois.

Guylain. - Pinderat ? Encore lui.

Jo. - Tu le connais ?

Guylain. - Non, non.

Jo. - Déshabille-moi s'il te plaît, j'étouffe. (*Guylain sourit bêtement au public.*) Eh bien ! Qu'attends-tu ? Enlève-moi cette cape voyons.

Guylain, emprunté et maladroit. - Tout de suite, Madame.

Jo. - Madame ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu m'as toujours appelée Joséphine.

Guylain. - Oh ! C'est parce que... Enfin... Je plaisantais.

Jo. - Un rien t'amuse. Ah ! Si je n'avais pas ta bonne humeur et ton sourire, certains jours me paraîtraient bien longs. Surtout quand Napoléon me croit à sa botte comme n'importe quel général.

Guylain. - Ah ça ! Les généraux... **Guylain**. - Raux. Généraux ! **Guylain**. - Généraux !

Jo. - Ah que tu es drôle ! (*Elle l'embrasse sur la joue.*) Je t'adore !

Guylain. - Moi aussi. (*Lafenouille finit par entrer dans la bonne chambre mais en marche arrière.*)

Jo, se laissant tomber sur un siège. - Napoléon me fatigue. J'ai l'impression que je ne suis pour lui qu'un simple objet destiné à assurer sa descendance. Malheureusement, jusqu'à maintenant... Ce n'est pourtant pas faute d'essayer. Chaque fois qu'il le peut, il me rejoue la charge du huitième Hussard. C'est d'un lassant à la longue. Je ne sais plus quoi inventer pour réduire nos moments d'intimité au strict minimum. Mes migraines et mes fatigues ne l'émeuvent plus. C'est l'enfer.

Guylain. - A ce point ?

Jo. - Oui, chère Ghislaine, c'est à ce point. J'aimerais tant qu'il me regarde comme une femme sensible, fragile et non plus comme une reproductrice ! Je le voudrais attentionné, prévenant, languissant, caressant et non plus sévère, brutal et pour tout dire, expéditif.

Guylain. - Expéditif ?

Jo. - Oui, tu vois ce que je veux dire ? (*Soupirant*) Enfin ! Tel est mon sort. (*On frappe.*) Attention c'est peut-être lui. Entrez !

Gertrude, entrant avec des draps. - Mes hommages votre Altesse ; Mademoiselle. Je vous prie de pardonner mon intrusion mais on m'envoie préparer votre lit. Quelle chambre avez-vous choisie ?

Guylain. - Euh ? Celle de gauche.

Gertrude. - Excellent choix. Permettez (*Elle sort dans la chambre.*)

Jo. - J'ai dû, pour ne pas le vexer, accepter ce petit voyage en Aquitaine. Un voyage en amoureux, loin de Paris, m'a-t-il dit, sans suite et sans escorte. Il a seulement consenti à ta présence parce que lui-même ne voulait pas se séparer d'Ali.

Guylain. - Ali ?

Jo. - Un de ses Mamelouks, Ali ! Tu sais bien.

Guylain, faussement. - Ah oui ! Ali.

Jo. - J'ai bien essayé d'exiger une escorte de quarante gendarmes mais il n'a pas voulu.

Guylain. - Ah ça ! Ali et les quarante gendarmes, ça ne se fait pas...

Jo. - Mais pour la tranquillité il l'aurait eu dans le baba.

Guylain. - Ça !

Jo. - Alors que, sans témoins ou presque, il va pouvoir abuser de moi à tout bout de champ. Seule avec lui pendant trois jours, je ne tiendrai pas le coup. Tu vas m'aider, n'est-ce pas ?

Guylain. - Bien sûr ! Mais comment ?

Jo. - J'ai pensé, qu'à une amie telle que toi, ma seule véritable amie, je pouvais... Tout demander.

Guylain. - Évidemment.

Jo. - Je le savais. (*Elle l'embrasse. Guylain est troublé.*) Tu es un amour. Tu vas m'aider à régler mon problème...

Gertrude, off. - Dehors, malotru ! Goujat !

Fenouillet, off. - Mais je voulais juste t'aider.

Gertrude, off. - Je n'ai pas besoin de toi ni de tes mains baladeuses ! (*Bruit de gifle.*)

Fenouillet, entrant. - M'enfin Gervaise, je ferais pourtant un bon mari et...

Gertrude, off. - Jamais ! (*Elle lui claque la porte au nez.*)

Fenouillet. - Elle est un peu. Hein ? Enfin... Je m'excuse de me pardonner... (*Il sort de l'appartement.*)

Guylain. - Elle, elle l'a réglé le problème. Tu devrais peut-être faire de même. Une bonne gifle et...

Jo. - Tu n'y penses pas ! C'est l'Empereur ! Non mais... Euh !... Peut-être que si tu... Enfin si tu pouvais me l'épuiser un peu de ton côté, mon cher époux serait peut-être moins empressé de m'honorer toutes les cinq minutes.

Guylain. - J'ai peur de mal comprendre...

...

Et allez donc ! Mais pourquoi va-t-on retrouver Adémar au quatrième acte ?

ACTE IV

Le rideau s'ouvre sur des effets stroboscopiques. Nous sommes à l'époque actuelle. Gertrude est à genoux devant un cardinal qui n'est autre qu'Adémar, lui-même assis dans un fauteuil. Proserpine, toujours vêtue de sa combinaison, observe la scène.

Gertrude. - Monseigneur, pardonnez-moi pour toutes ces pensées indignes d'une bonne chrétienne mais depuis cette sauvage agression, je ne suis plus la même. J'ai des frissons dès que je croise un homme. J'ai peur qu'il se jette sur moi mais le plus grave c'est que... C'est que... Dieu que j'ai honte... C'est que j'ai envie... quelquefois... qu'il le fasse. Oh là là ! Je ne me reconnais plus.

Adémar, se levant. - Moi non plus, femme, moi non plus.

Gertrude. - Comment Votre Éminence, vous aussi ? Mais comment est-ce possible ?

Adémar. - Mais je n'en sais foutre rien !

Proserpine. - Oh là là !

Gertrude. - Mais ? ... Ce langage, Monseigneur ?

Adémar. - Je ne me reconnais pas, pas plus que les murs de ce château. Mais... ? Je porte l'Écarlate ?

Gertrude. - Eh oui ! Quoi de plus normal pour un Cardinal ?

Adémar. - Cardinal ? Ah oui ! Ça m'en a tout l'air. Ce doit être encore un coup d'Irguedale.

Gertrude. - Pardon, Monseigneur ? Vous vous sentez bien ?

Adémar. - Mieux qu'auparavant en tout cas. Avant j'étais mignon.

Gertrude. - Ah ! Son Éminence fait de l'humour.

Proserpine. - Adémar ! Adémar ! Il faut donner le change.

Adémar. - Hein ?

Gertrude. - Je dis que vous ne manquez pas d'humour mais j'aimerais que nous reprenions la confession, si vous le voulez bien.

Proserpine. - Vous êtes un prélat, confessez-la.

Adémar. - C'est que...

Gertrude. - Oh ! Je sais que vous n'êtes pas venu ici pour cela mais pour bénir l'union de Mademoiselle Josépha et de Monsieur Pindrat.

Proserpine. - Hein ? !!! Faites-la parler Adémar !

Adémar. - Soit ! S'il faut que tu parles, confesse-toi donc. (*S'asseyant :*) Allez, femme... J'ouis.

Gertrude, sidérée. - Pardon votre Éminence ?

Adémar. - Parle te dis-je, je t'ouïs.

Gertrude, soulagée. - Ah ! Eh bien... Je vous disais que je ne pouvais réprimer des pensées malsaines. Je vois le mâle partout.

Adémar. - Ce n'est pas réellement un péché. Le mal, le bien...

Gertrude. - Moi c'est le mâle avec un accent circonflexe que je vois partout.

Adémar. - Ce n'est pas très grave. Poursuis.

Gertrude. - Il y a pire mais j'ai trop honte... C'est à cause des gendarmes.

Adémar. - Ah méfiez-vous des gens d'armes ! Ces soudoyés sont souvente fois prompts à la gaudriole.

Proserpine. - Ils sont ici ?

Adémar. - Sont-ils séant ?

Gertrude. - Bien sûr, ils ne quittent pratiquement plus le château. Monsieur Pindrat a peur que ce malfaisant de Dechancourt ne revienne gâcher la noce et le chef Dunord et le gendarme Fenouillet veillent sur nous nuit et jour et, justement, leur présence, la nuit, me trouble... Cette nuit encore j'ai rêvé que je cueillais des fleurs dans la campagne avec le gendarme Fenouillet.

Adémar. - Et alors ?

Gertrude. - Et alors, il était tout nu... Et moi aussi... Bou hou hou !

Proserpine. - Bon, abrégez. Pardonnez-la et faites-la parler de ce mariage.

Gertrude. - Oh que j'ai honte !

Adémar. - Point de honte ma fille. Il est normal que tes sens te tribouent. Je parie que tu n'as point encore enfanté ?

Gertrude. - Non Monseigneur.

Adémar. - C'est pour ça. Cherche un époux qui te fera moult enfançons et tu seras guérie.

Gertrude. - Ah bon ? Il faut que je... Et je serai guérie... Et pardonnée ?

Adémar. - Tout à fait.

Proserpine. - Le mariage, le mariage.

Gertrude. - Mais en attendant, que faut-il que je fasse comme pénitence ?

Adémar. - Que sais-je ?... Euh... Tu pourrais marcher sur des braises ou te flageller jusqu'au sang en faisant le tour de ce castel à genoux.

Proserpine. - Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe !

Gertrude, terrorisée. - Comment Monseigneur ?

Proserpine. - Trois Notre Père suffiront.

Adémar. - Ou trois Notre Père suffiront.

Gertrude. - Je préfère. J'en dirai même trente.

Proserpine. - Le mariage, bon sang. Il faut que je sache.

Adémar. - Parle-moi un peu du mariage qui s'annonce.

Gertrude. - Que vous dire que vous ne sachiez déjà ?

Adémar. - Si je dois bénir cette union, il me faut tout savoir.

Gertrude. - Soit. Eh bien en fait... Il s'agit plus d'un mariage de raison que d'un mariage d'amour.

Adémar. - Ah ?

Gertrude. - Oui, Mademoiselle Josépha n'a plus d'autre choix que d'épouser Monsieur Pindrat pour sauver le domaine dont elle a hérité.

Proserpine. - Comment ça, hérité ?

Adémar. - Comment ça, hérité ?

Gertrude. - Vous ne savez pas ?

Proserpine. - Non !

Adémar. - Non.

Gertrude. - Mais si, voyons. Il y a six mois de cela, Madame Aline De Bertignac et sa belle-sœur Madame Proserpine, ont disparu en compagnie de ce scélérat de Dechancourt. La police pense qu'il les a tuées toutes les deux.

Proserpine. - Nom d'un bug de nom d'un bug !

Adémar. - Tu veux dire Chantecourt, Ghislain Chantecourt ?

Gertrude. - Presque, Guylain Dechancourt, une fieffée canaille celui-ci ! Il a bien caché son jeu. C'est aussi lui qui m'a... Bou hou hou !

Proserpine. - Allons bon ! Continuez à la faire parler. Plus nous en saurons, mieux nous pourrons agir.

Adémar. - Allons, allons, point de larmes et poursuivez.

Gertrude. - Que dire de plus ? La police recherche ce criminel partout. Mademoiselle Josépha n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle est triste à faire peur. Pensez donc, perdre sa mère et sa tante par la faute de celui qui disait l'aimer. Elle n'a plus le goût de vivre. Peut-être ce mariage avec le si gentil monsieur Pindrat lui rendra-t-il le sourire, mais j'en doute.

Proserpine. - Moi aussi. Je suis certaine que c'est ce Pindrat qui a tout manigancé.

Adémar. - Si on lui met la main dessus, il paiera sa forfaiture. On fera rôtir ce fredain à petit feu.

Gertrude. - Ah ça, il est certain que les portes de l'enfer lui sont ouvertes !

Guylain, entrant de la serre, vêtu comme au premier acte. – Madame Proserpine ! Cette fois nous sommes à la bonne époque, vous avez réussi ! Avez-vous vu Jo ? Il faut que je lui parle tout de suite.

Gertrude. - Ah !!!! Lui ? Aaaahh! Le monstre ! Il est de retour ! A moi ! A l'assassin ! (*Elle s'évanouit.*)

Guylain, essayant de la ranimer. - Elle est molle à scier... Sole à fier... Folle à lier.

Proserpine. - Fuis Guylain ! Fuis ! Si elle revient à elle, elle va ameuter tout le château.

Guylain. - Mais Jo...

Proserpine. - Fuis et cache-toi. Je t'expliquerai plus tard.

Guylain. - Je ne partirai pas tant que je n'aurai pas parlé à Jo.

Adémar. - Bien parlé Ghislain ! Fuir est un déshonneur.

Edgar, entrant du hall, suivi d'Irène et de Fenouillet. - Qu'est-ce c'est que tout ce vacarme ? Nom de D... (*Essayant en vain de dégainer son arme.*) Fenouillet ! Fenouillet, c'est lui !

Fenouillet. - Qui ça chef ?

Edgar. - L'assassin !

Fenouillet. - Où ça, chef ?

Edgar. - Mais là, imbécile ! On ne voit que lui ! Attrapez-le !

Proserpine. - Fuis Guylain ! (*Guylain sort en courant par la droite de la serre.*)

Fenouillet. - Je cours chef ?

Edgar. - Évidemment !

Fenouillet. - Bien Chef ! (*Il sort en courant derrière Guylain.*)

Edgar, soupirant. - Y'a des moments...

Irène. - Mon Dieu ! Il est revenu ! Il faut que je prévienne Monsieur Pindrat. (*Elle sort par le hall pendant que Gertrude revient à elle.*)

Adémar. - C'était pas Irguedale ça ?

Edgar. - Comment dites-vous ?

Adémar, en furie. - Irguedale ! Traîtresse ! Tu vas payer ta forfaiture ! Taïaut ! (*Il décroche une arme d'un mur et sort à la poursuite d'Irène.*)

...

Comment cet imbroglio va-t-il se terminer ??? Mystère et gags assurés.